



TEMPS ET ESPACES DU VOYAGE A LA RENAISSANCE, INTRODUCTION AU DOSSIER ISSU DE LA JOURNEE D'ETUDE ORGANISEE PAR ISABELLE IMBERT, ADELINE LIONETTO ET ANTONELLA ROMANO

Antonella ROMANO (EHES, centre Alexandre Koyré)

Voici trente ans paraissait un volume qui reste encore aujourd'hui, dans l'espace de communication de langue française, une référence pour les spécialistes de la Renaissance : *Voyager à la Renaissance*¹. Réunissant les contributions d'un colloque organisé à Tours, deux des principaux spécialistes de la période, l'un littéraire, Jean Céard, l'autre philosophe, Jean-Claude Margolin, donnaient au thème du voyage sa légitimité comme objet d'enquête et en mettaient d'emblée en lumière la centralité, l'amplitude, la pertinence pour qui souhaitait s'approcher des rives de ce monde-là, « La Renaissance ». Que cette période fût associée à l'ouverture de l'Europe, les travaux de G. Atkinson l'indiquaient dès les années 1930, comme en témoignent ses *Nouveaux horizons de la Renaissance française*². Mais il suffisait de lire les textes de ces auteurs eux-mêmes, voyageurs ou non, de France, d'Italie, d'Espagne, de Hollande ou d'Allemagne, pour mesurer l'importance prise par ce thème dès la période elle-même, le caractère d'intime intrication entre l'idée de Renaissance et celle de voyage.

Aussi, en organisant la rencontre de Chantilly en juin 2016³, nous n'ambitionnions pas de proposer une nouvelle version de l'entreprise de 1987, ou de ses antécédents : ni par la taille – le colloque de Tours avait duré deux semaines –, ni par la variété de ses intervenants – spécialistes européens de nombreuses disciplines –, le volume édité par Margolin et Céard, qui signent le texte d'ouverture pour le premier et le rapport de synthèse pour le second, n'a aucun équivalent. La modestie qu'il impose à tout successeur n'est même pas à rappeler. Leur livre invite d'une part à continuer à creuser le sillon de cette recherche, et d'autre part à le faire en poursuivant/rouvrant/renouvelant le dialogue entre les disciplines, littérature, histoire – souvent compagnes de route sans l'être jamais assez – et histoire des sciences et des savoirs, domaine non nommé en 1987, en quête permanente d'identité, qui tend de plus en plus à délaisser les périodes plus anciennes pour s'attacher à faire face aux urgentes sollicitations du monde contemporain.

Réunir donc de jeunes spécialistes d'une période profondément revisitée - comme découpage de l'histoire et comme catégorie – autour de cette inépuisable objet du voyage, tel a été l'objectif que nous nous sommes assigné quand, avec Isabelle Imbert et Adeline Lionetto, nous avons projeté cette rencontre⁴. Le dossier qui suit s'est ensuite enrichi de nouvelles contributions et de nouvelles questions, tout en conservant ce qui en faisait sa caractéristique de départ : une focalisation sur les enjeux pratiques et matériels du déploiement des notions de temps et d'espace, telles que le voyage les met à l'épreuve. Aux plumes des jeunes collègues,

¹ *Voyager à la Renaissance*, actes du colloque de 1983, sous la direction de Jean Céard et de Jean-Claude Margolin, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987.

² Geoffroy Atkinson, *Nouveaux horizons de la Renaissance française*, Genève, Droz, 1935.

³ C'est ici l'occasion de renouveler nos remerciements à Madame Léa Ferrez-Lenhard, qui nous a non seulement généreusement permis de bénéficier du cadre exceptionnel du château, mais qui nous a aussi ouvert l'accès à sa bibliothèque et à ses archives.

⁴ Elle a bénéficié des soutiens financiers du CELLF (Université Paris-Sorbonne) et du Centre Alexandre Koyré (EHES-CNRS-MNHN), qu'il convient de nouveau de remercier pour l'avoir rendu possible



s'est ajoutée celle de Frank Lestringant faisant, sans que nous l'ayons anticipé, le lien entre les deux séries de textes. Ses travaux, son œuvre, ont été, en France, le principal vecteur d'une ligne d'analyse qui a fait du voyage à la Renaissance le berceau de l'enquête sur les savoirs ethnographiques. Entre ses deux contributions de 1987 et 2017, suivant un parcours intéressant dont on pourra se demander s'il est paradigmatique, il nous ramène des Patagons de Thévet aux Corses, Sardes et Lapons d'auteurs ou de textes mineurs ; il ramène le topos du « primitif » du lointain au voisin, de l'ailleurs à l'ici, du bout du monde à l'Europe⁵.

On ne cherchera pas ici à rendre compte de la variété des objets abordés dans les contributions qui suivent, ni à commenter les approches, les questionnaires et les sources : au-delà de leur diversité, ces textes partagent une même passion, intacte, pour cette période dont ils continuent à scruter la richesse, à révéler de nouvelles figures, à repousser les horizons qu'elle n'a cessé elle-même de faire bouger. Presque comme s'ils s'inscrivaient dans une continuité parfaite avec les travaux de leurs aînés.

Si à bien des égards ce sens de la continuité est réel, il n'en demeure pas moins que les cadres historiographiques dans lesquels penser ce thème ont subi un certain nombre d'infléchissements substantiels qu'il pourrait être utile de prendre en considération. Sans vouloir les aborder tous, on cherchera à en pointer quelques-uns qui sont au cœur des travaux présentés ici et des préoccupations des organisatrices de la rencontre dont est ensuite né ce dossier.

Pour une jeune génération d'étudiants, le texte flamboyant où Jules Michelet entrait dans l'histoire du 16^e siècle français n'est plus nécessairement la référence à partir de laquelle penser ce qu'il présentait comme une rupture décisive et porteuse de progrès :

Le XVI^e siècle, dans sa grande et légitime extension, va de Colomb à Copernic, de Copernic à Galilée, de la découverte de la terre à celle du ciel. L'homme s'y est révélé à lui-même. [...] Les mathématiciens, sérieux au XII^e siècle du temps de Fibonacci et de l'école de Pise, sont des sorciers au XIV^e, des faiseurs de carrés magiques. Charlemagne avait une horloge qu'il avait reçue du calife ; mais saint Louis qui revient d'Orient, n'en a pas et mesure ses nuits par la durée d'un cierge. La chimie, féconde chez les Arabes d'Espagne, et prudente encore chez Roger Bacon, devient l'art de perdre l'or, de l'enterrer au creuset pour en tirer de la fumée. La reculade que nous notions en philosophie, en littérature, se fait plus magnifique encore et plus triomphante dans les sciences. Copernic, Harvey, Galilée sont ajournés pour trois cents ans. Une nouvelle porte solide ferme le passage au progrès, porte épaisse, porte massive, la création d'un monde de bavards qui jasant de la nature sans s'en occuper jamais.⁶

D'emblée on lit ici la dimension européenne d'un mouvement qui voit ainsi sa force décuplée du fait de son ancrage international ; on y sent le souffle épique rapporté par les récits des traversées transocéaniques ; on y mesure l'impact, pour un lecteur du XIX^e siècle, du

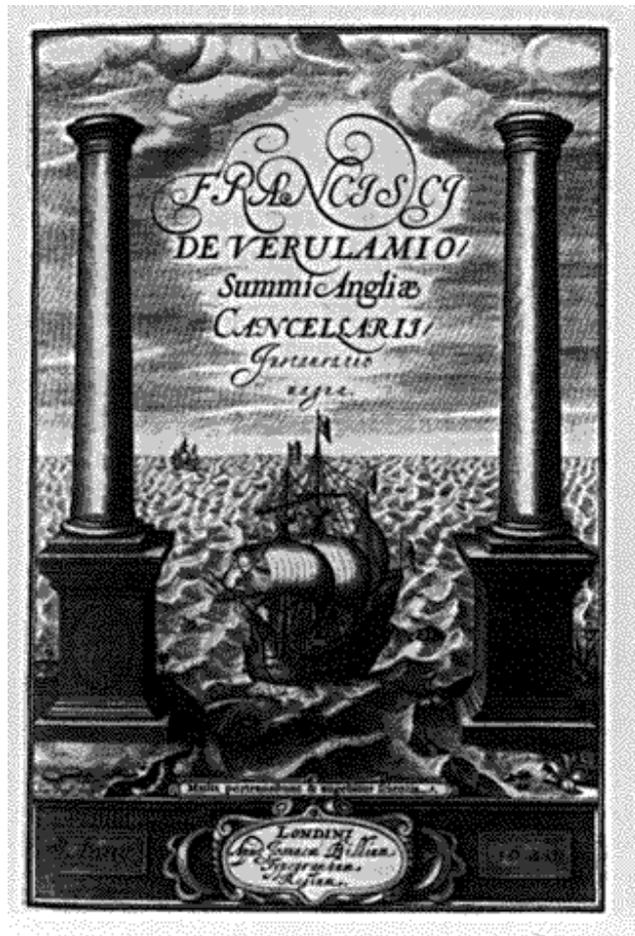
⁵ Dans l'espace de travail français, à son travail fait écho celui de Michel de Certeau, dont la disparition advenue au moment de la publication de 1987, n'a pas rendu visible, pour longtemps, l'enquête sur l'ethno-graphie, telle qu'elle est amorcée dans le travail sur Jean de Léry : Michel de Certeau, « Ethno-graphie. L'oralité ou l'espace de l'autre », *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 215-248, alors que lui-même travaillait aussi, à travers le dépouillement de l'enquête du Père Grégoire, sur « l'autre » intérieur. Parmi les travaux qui ont marqué, plus tard, dans le monde anglophone, l'alliance entre voyage et ethnographie à la Renaissance, on indiquera Joan-Pau Rubiès, *Travel and ethnology in the Renaissance. South India through European eyes, 1250-1625*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

⁶ Jules Michelet, *Histoire de France*, t. 7, La Renaissance, Paris, 1876, p. 6 et 48



passage d'un monde clos à l'univers infini, pour reprendre la formule du beau livre dans lequel, à presque un siècle de distance, Alexandre Koyré cherchera à donner corps à la « révolution scientifique »⁷.

Par rapport à d'autres écrits devenus fondateurs pour la catégorie de « Renaissance » - et on pense ici à Jacob Burckhardt dont *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860) continue à faire l'objet de nouvelles éditions, de commentaires et d'analyses⁸ - l'intérêt de ce texte et le choix de le citer ici réside dans sa capacité à faire des savoirs le centre de gravité de sa lecture, comme les hommes et les femmes de la Renaissance l'avaient indiqué, formulant eux-mêmes cette idée qu'ils vivaient dans un monde nouveau, différent, nourri de leur redécouverte des Anciens et de la découverte du nouveau, en particulier du nouveau monde. C'est ce que dessine le *Theatre de l'univers, contenant les cartes de tout le monde, avec une brève declaration d'icelles*, d'Abraham Ortelius, dont la traduction française et mise à jour de 1587, donne le premier mot à Cicéron : « Le Cheval est créé pour porter & tirer : le Bœuf pour arer & labourer la terre : le chien pour chasser et garder la maison : Mais l'Homme pour considérer & contempler des yeux de l'entendement la disposition du Monde universel ».



Francis Bacon, *Instauratio magna*,
Londres, J. Bill, 1620. Frontispice.
Paris, bibl. Victor-Cousin.

Sans doute inspiré par ce livre comme par le frontispice de la première édition de l'*Instauratio Magna* de Francis Bacon (Londres, 1620), et tout un ensemble d'autres sources

⁷ Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, PUF, 1962 (1957).

⁸ Jacob Burckhardt, *Die Cultur der Renaissance in Italien*, Bâles, Schweighauser, 1860.



écrites mises en circulation dès le XVI^e siècle lui-même⁹, Michelet rappelle l'énergie collective mise dans le désir de repousser les colonnes d'Hercule, suggérant par là même que la Renaissance avait été le temps de ces nouveaux Hercules, célébrés dans les différentes langues vernaculaires en train de s'imposer à travers l'Europe et le monde, à l'instar de Luis de Camoes et de ses *Lusiades* (première éd. Lisbonne, 1572).

La représentation que Michelet dresse avec force et enthousiasme d'un moment défini comme une libération, notamment pour la France, ne coïncide cependant plus nécessairement avec les regards plus contrastés, plus noirs portés par les analyses plus sombres, d'aspects plus douloureux de cette même histoire, ne fût-ce qu'en France¹⁰. L'essoufflement des grands récits – souvent nationaux – de la Renaissance comme épopées des temps modernes a donc été enregistré, de manière de plus en plus vive, depuis plusieurs décennies, transformant ainsi l'approche que les uns et autres pourrions avoir de la période, de ses histoires, de ses significations.

L'une des grandes controverses qu'elle a pu susciter, particulièrement intéressante car présente dès l'époque, a été celle de la « découverte » du Nouveau Monde comme destruction irrémédiable de celui-ci, un thème qui nous ramène à la controverse de Valladolid, aux écrits de Bartholomé de Las Casas (dont il arrive parfois qu'on oublie qu'ils n'ont pas circulé sous forme imprimée pendant longtemps)¹¹.

Le thème a été développé et décliné en suivant des lignes d'analyses différentes, critiques de l'eurocentrisme comme du colonialisme, par les études littéraires et historiques, sur le continent américain¹². Les études environnementales en ont rapidement souligné l'actualité à partir du thème devenu classique après Crosby de la grande destruction microbienne des éco-systèmes locaux¹³.

Plus généralement, les études post-coloniales puis les études globales ont invité à une critique en profondeur du caractère euro-centré de la notion de « Renaissance », soit en mettant en évidence d'autres Renaissances, antérieures ou contemporaines¹⁴ ; soit en provincialisant l'Europe, à travers des dispositifs d'analyse susceptibles de profondément troubler l'exceptionnalisme européen dont la catégorie de « renaissance » est porteuse : nombreux sont les projets de la dernière décennie qui ont montré la vigueur des mondes

⁹ On ne reviendra ici ni sur l'importance de l'imprimerie comme outil de mise en circulation du monde élargi au globe – ce que toute une histoire récente de la communication a permis de redire, dans le sillage des travaux de Peter Burke – ni sur la multiplication des récits de voyages et de leurs compilations, à partir de Ramusio, ni sur ce que l'histoire de la cartographie a permis de souligner de ces dynamiques. Parmi les nombreuses références possibles, Peter Burke, *The European Renaissance. Centres and Peripheries*, Oxford, Blackwell, 1998 ; Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, ENS Editions, Lyon, 2003 ; Anthony Grafton, *Worlds Made by Words*, Cambridge, MA: Harvard University Press, 2009 ; Andrew Petegree, *The Invention of News. How the world came to know about itself*, Yale University Press, 2014.

¹⁰ On pense notamment ici à la contribution de Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, éditions du Champ Vallon, collection Epoques, 2 t., Seyssel, 1990.

¹¹ Bartholomé de las Casas, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*, Séville, 1552.

¹² Edmundo O'Gorman, *La Invención de América*, Tierra Firme, Mexico, 1958 ; José Rabasa, *Inventing America: Spanish Historiography and the Formation of Eurocentrism*, Norman and London, University of Oklahoma Press, 1993 ; sur le versant des études littéraires, Rolena Adorno, Guaman Poma, *Writing and Resistance in Colonial Peru*, Austin, The University of Texas Press, 1986 ; Walter Mignolo, *The Darker Side of the Renaissance: Colonization and the Discontinuity of the Classical Tradition*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1992.

¹³ Alfred W. Crosby, *The Columbian Exchange: Biological and Cultural Consequences of 1492*, Greenwood Press 1972 ; *Id.*, *Ecological Imperialism: The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge University Press 1986.

¹⁴ George Saliba, *Islamic Science and the Making of the European Renaissance*, MIT Press, 2007 ; *Id.*, *Rethinking the Roots of Modern Science: Arabic Scientific Manuscripts in European Libraries*, Center for Contemporary Arabic Studies, Georgetown University, 1999 ; John Goody, *The Theft of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 ; *Id.*, *Renaissances: The One or the Many*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.



lettrés non-européens que la catégorie elle-même n'avait pas inclus dans sa construction¹⁵. Pour l'Europe de la Renaissance, il n'y a plus seulement l'Amérique, mais se dessine aussi l'extrémité d'un continent eurasiatique, fréquenté, certes, depuis l'Antiquité, mais pour autant encore largement méconnu. Non seulement les horizons du regard européen, à la Renaissance, ont aussi été en direction de l'Asie comme en témoignent plusieurs textes de ce numéro, mais de plus en plus fréquemment le monde de la Renaissance n'a plus besoin d'une centralité européenne.

Faut-il alors, saisi par le désenchantement du monde, en finir avec la Renaissance ? Ce n'est pas si certain comme le montrent, avec éloquence, les textes réunis ici et, plus généralement, la multiplication des travaux qui révèlent de nouveaux horizons. Car à travailler sur la période avec une perspective décentrée (qu'elle soit spatiale ou thématique), on ne perd rien, au contraire, surtout si l'on fait le constat de l'intérêt toujours vif que suscite ce moment, autant comme objet d'étude que comme source d'une réflexion critique sur l'écriture de l'histoire¹⁶. Certes, le débat sur les frontières chronologiques cher aux historiens qui ont le choix entre différentes manières de couper l'histoire en tranches¹⁷, et notamment pour cette période, ne permet plus toujours nécessairement de relever ce qui serait propre à la « Renaissance » par opposition à la « première modernité » et il faut aujourd'hui chercher dans les travaux consacrés à cette autre manière d'approcher les temps et les lieux, les traces nombreuses, d'un intérêt jamais épuisé pour une période marquée, comment qu'on l'étudie, par une nouvelle conception européenne du rapport à la terre¹⁸. Qu'il soit nécessaire de la repenser profondément, nul ne peut en douter ; pas plus qu'on ne peut considérer que le travail sur le voyage à la Renaissance, qui mobilise tant d'expériences différentes des espaces et des temporalités, soit épuisé, ne serait-ce que pour la variété des acteurs et la pluralité des voix qu'il permet d'écouter.

¹⁵ Il convient aujourd'hui faire toute leur part aux travaux d'histoires connectées du monde indo-persan engagé par Sanjay Subrahmanyam, *Explorations in Connected History: From the Tagus to the Ganges*, Delhi: Oxford University Press, 2004; Id., *Explorations in Connected History: Mughals and Franks*, Delhi: Oxford University Press, 2004 ; avec Muzaffar Alam, *Indo-Persian Travels in the Age of Discoveries, 1400-1800*, Cambridge: Cambridge University Press, 2007; *Writing the Mughal World*, Delhi/New York: Permanent Black/Columbia University Press, 2011. Sur le monde ottoman et le renversement du paradigme de la « découverte comme européen, Giancarlo Casale, *The Ottoman Age of Exploration*, Oxford University Press, 2010. Il est aussi intéressant de suivre les travaux des historiens de l'art qui portent leurs regards ailleurs : Gerald Maclean (ed.), *Re-Orienting the Renaissance. Cultural Exchanges with the East*, Palgrave, 2005.

¹⁶ Pour ce qui concerne l'histoire de la cartographie par exemple, on évoquera l'intéressant collectif récemment publié en ligne : *Entre le ciel et la terre : cosmographie et savoirs à la Renaissance*, sous la direction de Jean-Marc Besse, Leonardo Ariel Carrió Cataldi et Andrés Vélez Posada, <https://acrh.revues.org/7863>.

¹⁷ Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, 2014.

¹⁸ C'est particulièrement le cas des travaux en langue anglaise qui privilégient, en histoire ou histoire des savoirs, la notion de « early modern », par opposition à celle de « Renaissance » portée par les littéraires dans le domaine interdisciplinaire des « Renaissance studies ». Si alors on cherche à repérer la « Renaissance » dans l'« early modern », sans que le passage d'une étiquette à l'autre soit vraiment explicité, alors il est impératif de souligner le rôle déterminant joué par les études sur le monde ibérique, dans la reconfiguration de ces travaux. La contribution de Jorge Cañizares-Esguerra, et notamment son article-manifeste de 2004 « Iberian Science in the Renaissance: Ignored How Much Longer? », publié dans *Perspectives on Science*, vol. 12, n° 1, p. 86-124, a été décisive.